

M A R I E V I E U X - C H A U V E T

FILLE
D'HAÏTI

Roman

ÉDITIONS ZULMA
Paris • Veules-les-Roses

© Zellige, 2014.
Publié en accord avec l'Agence Astier-Pécher.
© Zulma, 2023, pour la présente édition.

Couverture : David Pearson.

Si vous désirez en savoir davantage
sur Zulma ou sur *Fille d'Haïti*
n'hésitez pas à consulter notre site.
www.zulma.fr

Z

CHAPITRE I

Je m'appelle Lotus.

S'il est vrai que pour une Haïtienne ce nom d'une fleur orientale ne semble pas indiqué, ne vous en prenez qu'à ma mère. Je le traîne après moi plutôt que je ne le porte, ce prénom, et je me résigne au contraste peu harmonieux qu'il fait avec ma peau blanche de mulâtresse et mes cheveux frisés.

J'habite, dans Port-au-Prince, un de ces quartiers « d'en bas la ville » qui mène à Bolosse. Je vis seule dans une maison trop grande, autre héritage de ma mère, et que deux domestiques entretiennent. Elle est belle, ma maison, avec sa grille en fer forgé et ses jardins encombrés de grands arbres. Certains jours, leurs branches, mêlées dans un étrange corps-à-corps, semblent étouffer sous le soleil je ne sais quels cris sauvages. La nuit, sous la pluie des étoiles, les feuilles enluminées des amandiers sont pointillées d'or et dans les bouquets en corbeille des palmiers règne, puisque les oiseaux dorment, un silence éperdu.

Je suis née ici, dans cette maison. L'histoire de ma venue au monde m'a été contée par ma vieille bonne Maria qui avait, paraît-il, aidé la sage-femme à me laver. Je ne connais pas mon père et ma naissance fut, je l'ai deviné par la suite, bien plus subie que désirée. Dans cette demeure isolée dans une cour immense, un visiteur, un soir, avait pris sous le sien le bras de ma

mère. Ils avaient gagné cette chambre voisine de celle que j'occupe maintenant ; ensemble, ils avaient pris des liqueurs et, neuf mois après, une petite fille naissait dans les larmes et dans les cris.

Voici ce que j'ai cru pendant longtemps être mon passé. Quand la vieille Maria me serrait contre elle en me disant « Pauvre ! » je devinais plus ou moins pourquoi elle me plaignait. Je me revois fillette avec des jambes maigres et un petit visage tiré aux yeux trop grands et comme brûlés de fièvre. On disait de moi quand je maigrissais davantage que mes cheveux me suçaient le sang tant mes nattes étaient épaisses. Ma mère, craignant de me voir tomber malade, voulait me les couper. Mais, je courais me cacher très loin, dans le jardin, serrant contre moi ma poupée. Je restais blottie des heures dans ma cachette, m'imaginant qu'on me cherchait partout. J'entendais alors la bonne voix de Maria qui, pour calmer ma mère, lui disait en refermant doucement la porte de la cuisine : « Laissez-la donc avec ses cheveux, cette mignonne, si vous les lui coupez, elle sera cent fois plus laide. »

Ma mère était très belle. Je me la rappelle enveloppée de ses longs cheveux, guettant dans l'ombre des hommes. En riant, elle les faisait entrer dans sa chambre en s'accrochant à leurs bras, puis leur offrait des liqueurs dont je humais, avec la brise trop chaude, l'odeur âcre et parfumée. Je gagnais alors mon lit où Maria venait m'embrasser et s'assurer que je dormais. J'étais souvent grondée pour des choses sans importance. J'apparaissais devant mon juge, les yeux baissés, froide en apparence et pourtant le cœur tambourinant si fort que je pensais mourir. Au premier reproche, mes yeux devenaient si chauds de larmes que, pour les refouler, je les fermais durement en faisant la grimace.

Se méprenant et croyant que pour la narguer j'appelais en pressant mes paupières des larmes qui n'arrivaient pas, ma mère me criait « Mauvaise, mauvaise qui veut se forcer à pleurer ». Je m'enfuyais, toute rouge, me réfugiais en courant dans la cuisine, où Maria me mettait dans la main une tranche de gâteau.

Je n'aimais rien à dix ans autant que la lecture. Les amis de ma mère, instruits par elle de mon passe-temps préféré, m'apportaient pour m'appriivoiser des livres qui me tenaient éveillée assez longtemps pour que j'entendisse autour de moi les mille petits bruits nocturnes dont l'intensité dans le silence révélait l'heure avancée. Je m'endormais alors, épuisée, la main crispée sur une page.

Autant l'avouer tout de suite, ce n'est pas sans un certain plaisir que j'évoque ces souvenirs et que je cherche à faire revivre cette petite fille étrange, qui fut moi-même.

Dans le temps, on me disait originale. Je me suis banalisée depuis au contact de la vie, car l'expérience, si elle nous arme, use nos plus belles qualités. Je vis à présent comme tout le monde en me neutralisant le plus possible et j'augmente le nombre des bons vivants que forme sur la terre la foule des égoïstes. Il me reste, pour me sauver de la médiocrité régnante, cette petite guerre intime que se livrent en moi des sentiments encore à l'état d'ébauche. Dois-je souhaiter les voir naître pour de bon ? Si je suis à la recherche du bonheur, c'est un espoir de plus que de penser pouvoir le trouver dans l'accomplissement de ma propre nature.

J'ai eu trois amies à l'école. Je les avais choisies parmi les malchanceuses qui échouaient aux examens. Elles s'appelaient : Nicole Darcé, Anna Verdieu et

Janine Larivière.

Les deux premières étaient des mulâtresses et la dernière une petite noire ravissante dont le corps parfait rappelait une statue. Nous formions depuis deux ans un groupe qui, s'il était inséparable dans l'école, se désagrégeait aussitôt le portail franchi, car j'étais, auprès des parents de mes amies, l'indésirable. J'avais attendu en vain le moment où l'une d'elles m'inviterait chez elle. Seule la petite Larivière me présenta une fois à sa mère. Nicole et Anna se séparaient de moi devant leur maison et, au regard que me lança une fois Mme Verdieu, je compris qu'elle condamnait Anna de me fréquenter. Mais les adolescentes qui choisissent avec passion leurs amies mettent toujours de l'adresse à ne pas révéler leurs noms à leurs parents si elles se doutent que l'intervention de ceux-ci peut mettre fin à des amitiés nouées sans leur assentiment. Nicole, de nature spontanée, m'avait tout de suite confié que sa mère réprouvait son engouement pour moi. Le jour où une élève plus âgée me traita de « pitite bouzin¹ » parce que je lui reprochais de s'être montrée lâche en frappant une enfant de huit ans, je compris ce qu'on pouvait me reprocher. Ma mère, par la vie qu'elle avait menée, me condamnait d'avance aux yeux des autres. Le monde qui me jugeait m'appelait « fille de putain », après avoir fouillé le passé de ma famille, considéré mes moyens d'existence et, en fin de compte, me rayait de la liste de ceux qu'il plaçait au premier rang de la société.

Mes trois amies m'admiraient. Et pour me venger de leurs parents, j'entretenais cette admiration en exagérant ma dissipation et en gardant pendant les

1. Fille de putain.

mois de classe le titre de bonne élève allié à celui de « mauvaise tête ». Je me montrais pleine de mépris pour les punitions et trouvais le moyen, malgré mes zéros de conduite, d'obtenir chaque mois la plus forte note. J'intervenais quand on frappait les élèves, protestais quand les religieuses se montraient injustes, protégeais les plus faibles et les plus malheureuses, et pour elles, me battais pour un rien avec les plus âgées. Je voyais mes amies flattées de mes succès, et cela aiguïsait mon ardeur. Exaltées comme elles étaient, Anna et Nicole n'avaient pu s'empêcher de parler à leur mère de cette Lotus incomparable et dotée d'après elles des plus belles qualités. On leur fit promettre qu'elles ne me reverraient plus. Alors, mentant à leurs parents et se cachant d'eux, elles continuèrent de me fréquenter.

J'allais, cependant, chez Janine Larivière. Sa modestie et sa gentillesse entretenaient entre nous une camaraderie qui paraissait sans danger aux yeux de sa mère ; celle-ci faisait de son mieux pour empêcher toute possibilité d'intimité entre nous. Je me l'imaginai disant à sa fille dès que je m'en allais :

— Rappelle-toi, mon enfant, qu'on peut, tout en restant pur, porter les péchés d'Israël. Alors, agis de façon que les fautes d'autrui ne te retombent pas sur le dos.

Cette amitié sans élan me lassa, celle trop intéressée d'Anna me déplut – je devais lui faire tous ses devoirs. Seule la spontanéité de Nicole continua de me séduire. Je la devinais d'une autre trempe que les autres et, malgré notre différence d'éducation, semblable à moi-même. Nous nous comprenions. Et un jour, à la sortie des classes, nous jurâmes de rester amies.

Je dois avouer que, pour une « fille de putain », j'avais à seize ans encore des sens si tranquilles que, pas

une fois, je ne fus tracassée par ces rêveries molles et voluptueuses que les prêtres appellent des « pensées impures ». Par contre, je devinai que Nicole était coquette et sensuelle. Dans la rue, elle s'amusait à éveiller l'attention des hommes par des sourires et des œillades, et acceptait leurs compliments. Je la grondais, tâchais de la guider et lui répétais, pour la calmer, cette phrase que Maria se plaisait à me lancer, de peur de me voir dégringoler la pente vertigineuse des amours faciles :

— Plus une femme est conciliante et rieuse, plus les hommes la méprisent.

Je suis avare de concessions, avare de sourires, et cela ne m'a pas servi. Pauvre bonne Maria, ton âme simple nourrissait une philosophie toute pareille. Le dicton t'a servi parce que tu y as cru. C'est la foi qui sauve, paraît-il. Je ne crois à rien, sinon à la mort. Tu es morte, Maria, après m'avoir aidée à grandir comme une plante qu'on arrose pour qu'elle pousse. Je t'ai donné bien du mal, car j'ai été, je crois, une petite fille terrible.

J'aurais été tout autre si j'avais vécu dans une atmosphère différente, car jusqu'à l'âge de huit ans, je garde de moi le souvenir d'un petit être doux et tranquille, jouant parmi les arbres de l'allée. Ma poupée et le petit chien jaune que Maria avait un jour ramené du marché, et qui mourut deux ans plus tard, étaient mes seuls confidents et mes seuls amis. Je vivais avec eux des aventures merveilleuses que j'interrompais pour les reprendre ensuite sans jamais perdre le fil de ces longs récits que je me contais et dans lesquels je remplissais naturellement les premiers rôles. Toujours, dans ces histoires, mon dévouement était mis à l'épreuve. Je devais tantôt sacrifier un riche mariage pour soigner un père infirme, d'autres fois, je fuyais la tendresse

d'un fiancé pour me faire religieuse, distribuant, avant de quitter ma famille, tout ce qui m'appartenait avec le détachement d'une reine se dépossédant pour le bonheur de son peuple. Cette âme charmante, combien je me désole de l'avoir perdue ! Quand je suis seule avec moi-même, je me surprends souvent à me chercher dans cette petite fille maigre qui avait ignoré l'ennui.

Puis, tout à coup, mon sens humain se développant avec l'âge m'apprit à observer plus attentivement les êtres et les choses. Je découvris alors certains aspects de la vie qui me guidèrent vers de nouvelles voies. Naturellement, elles me semblèrent captivantes et je ne pus que les suivre aveuglément. C'est ainsi que je me mis à glisser tout doucement vers la tentation. J'allais sur mes quatorze ans. Je fus d'abord tentée par les robes de ma mère. Elle était toujours parée comme une princesse. Depuis le soir jusqu'au matin, c'était un défilé sans nombre de kimonos, de robes décolletées – cela dépendait de l'heure – que Maria transportait, chiffonnés ou fraîchement empesés, dans l'escalier étroit.

Ma coquetterie, en s'éveillant, fut attisée par ce déploiement de luxe et je me mis à détester les petites robes d'indienne trop modestes qu'on me faisait porter. Il semblait que ma mère mît de l'ostentation à se distinguer de moi, car plus elle s'habillait richement, plus elle m'offrait des robes simples. Sa vie, qui ne fut jamais mêlée à la mienne, ne m'a laissé aucun souvenir. Il me semblait vivre dans le voisinage d'une étrangère. Pourtant, quelquefois, en soupirant, elle m'attirait à elle, pendant ses rares moments de solitude et, les yeux tristes, sans sourire, me caressait les cheveux. Mais ses caresses venaient de trop loin ; je les sentais entourées d'autres gestes que je ne pouvais comprendre. Longtemps, je dus lutter pour ne pas, certains jours,

me jeter à ses pieds, réclamer ses baisers, pour ne pas sangloter dans ses bras. Mais plus je me sentais émue, plus je me raidissais. Je restais là, sans un mot, sans un geste, la bouche tremblante, le regard fixe. Elle me renvoyait alors, avec un grand air découragé, et appelait ensuite Maria pour lui recommander de ne pas me perdre de vue.

Certains jours, j'écoutais, collée à la porte, de longues conversations qui m'éclairaient un peu sur tant de choses. Maria grondait ma mère quand elle recevait trop au cours d'une même semaine et ma mère avec une voix que je ne reconnaissais pas lui répondait sans se fâcher :

— Laisse-moi tranquille, Maria. Si je m'arrête de recevoir, comment pourrai-je jamais acheter cette maison ?

— Ah ! Madame, madame, reprenait la voix de ma bonne. Vous vous tuez, vous vous tuez.

Et ma mère répliquait :

— Quand je serai lasse de la vie, il me sera facile d'y mettre fin.

Maria la grondait à voix si basse que je n'entendais plus rien. Alors, je m'enfuyais palpitante d'un émoi qui me laissait ensuite toute brûlante de fièvre. Les mots de « fille de putain », « fille de traînée » lancés par les élèves me revenaient aux oreilles. Je me retournais sur mon lit, en proie à des réflexions qui m'amènèrent naturellement à juger ma mère et puis à la détester.

D'autres fois, pendant la nuit, j'étais réveillée par d'horribles cris. Le lendemain, Maria m'expliquait que ma mère avait été souffrante et qu'il ne fallait pas la déranger.

De la petite fille sage que j'étais, je fis volontairement – peut-être portais-je aussi sans le savoir ce grain

d'hérédité – une rebelle dont la plus noble ambition était de braver les gens.

Certains soirs où l'on me croyait sagement couchée, un livre entre les mains, je quittais mon lit et, sur la pointe de mes pieds nus, descendais sans bruit l'escalier. J'écoutais, malgré moi, le rire de ma mère et cette voix d'homme qui lui répondait. Je respirais pendant un moment cette odeur de menthe verte dont je garderai jusqu'à la fin de ma vie un dégoût insurmontable et ouvrant doucement la porte du salon, je m'enfuyais dans l'obscurité.

Les hommes, parce qu'ils m'avaient volé ma mère, étaient mes pires ennemis. Elle les aimait trop pour que j'en eusse aussi le goût. Cette aversion, résultat d'un raisonnement enfantin, fut ma première sauvegarde. Je n'avais pas encore appris à dépister en moi ces mouvements qui auraient fait la fierté de certains parents. L'orgueil – ô béni soit à jamais ce péché capital – m'empêcha, plus que la surveillance étroite dont j'étais l'objet, de me prêter à ces flirts innocents dont mes amies étaient friandes. Devant les jeunes garçons de mon âge, je pinçais la bouche, crispais les poings, et mes attitudes inspirées par je ne sais quelle inconsciente pureté les éloignaient vite de moi.

On recevait souvent chez les Darcé. L'anniversaire de Nicole, un nouveau meuble à exhiber, une bonne note rapportée par son frère, tout était un prétexte à ces fêtes coûteuses auxquelles Janine Larivière et moi n'étions jamais invitées. Anna Verdieu, le lendemain, nous racontait avec force détails les menus événements de ces soirées.

Nicole, par délicatesse, évitait de m'entretenir de ces réunions auxquelles elle aurait certainement désiré nous avoir, Janine et moi, surtout quand elles étaient

données en son honneur, comme le jour où elle eut quinze ans.

Le matin de ce jour elle vint à l'école avec des yeux rouges et elle m'avoua avoir eu avec sa mère une scène assez pénible pour avoir ajouté sur la liste des invités mon nom et celui de Janine. Sa mère, furieuse, l'avait vertement réprimandée.

— J'ai demandé des explications à ma mère et j'ai récolté des gifles, ajouta Nicole, après qu'elle m'eut tout raconté. Mais, j'ai quinze ans, je puis juger. Je trouve ma mère injuste et mesquine, mesquine parce que, enfin, pour Janine, pour Janine...

Elle n'acheva pas sa phrase. Janine Larivière, qui était avec nous, avait éclaté en sanglots, le visage enfoui dans ses mains. Je voyais sa jolie nuque noire se soulever, des larmes abondantes passaient à travers ses doigts et coulaient le long de ses bras. Ce qu'on lui reprochait à elle, je ne le compris que plus tard, quand Nicole, bravant tout pour me voir, me confia tous ses secrets.

Ma mère mourut trois mois après cet incident. Je me revois pendant sa maladie, ouvrant la porte au docteur Garin qui, avec un air effaré, courait dans l'escalier pour monter à sa chambre. Depuis un mois, elle s'affaiblissait, rongée, me disait-on, par une fièvre épidémique. Un jour que j'avais accompagné le docteur à l'étage, j'étais restée un moment devant la porte à épier le bruit que faisaient contre la table le stéthoscope et les seringues, j'entendis crier ma mère. Elle répétait des mots sans suite comme si elle était devenue folle, puis elle dit : Julien, Julien... Je devinai qu'elle devait s'accrocher au docteur, en suppliant la vie de lui accorder un sursis. Je m'enfuis, bouleversée, car, malgré mon inexpérience, j'avais compris que bientôt je devrais vivre seule et cette pensée me tourmentait. Je ne m'étais

pas trompée. Deux jours après, j'accompagnais ma mère au cimetière. Pas un de ses amis n'était là. Je ne me rappelle pas l'avoir jamais pleurée.

Le lendemain de cet événement, alors qu'appuyée à la fenêtre de ma chambre, toute pâle dans ma robe de deuil, je regardais les arbres du jardin, je vis entrer Maria qui, courbée, poussait devant elle une grande malle.

— Tiens, me dit-elle, quand tu auras fini avec ton deuil, tu seras déjà une jeune fille et tout ça t'ira à la perfection.

— C'est quoi? interrogeai-je.

— Les robes de ta mère.

— Je n'en veux pas. Ôte la malle de ma chambre, lui dis-je.

— Dois-je obéir à ma petite peste?

— Ôte-la, lui criai-je cette fois avec colère.

Alors, elle s'avança vers moi et me regarda avec une grande tristesse. Sur sa grosse face noire si joviale d'ordinaire, je vis glisser des larmes qu'elle essuya du revers de sa main.

— Si tu savais, si tu savais... me dit-elle seulement. Mais je ne puis rien te dire, j'ai promis de me taire. Promesse nèguese, cé dette¹.

Elle ne m'obéit pas pourtant et la malle resta dans un coin, sous la penderie.

Je l'ouvris quatre ans plus tard. J'avais alors dix-huit ans. Elle contenait en effet les robes et les déshabillés de ma mère. Je les portai dans la cour, un soir. Les tissus des robes formèrent sous les palmiers un grand paquet aux tons divers, qui remuait, doucement, dans le vent. J'y mis le feu et regardai brûler, les bras croisés

1. Proverbe haïtien signifiant : ce que promet nègresse n'est que dette.

sur ma poitrine, tous ces témoins d'un passé révoltant.

À la mort de ma mère, j'héritai de deux maisons : celle que je continue d'habiter et une autre plus petite dont les loyers me rapportent régulièrement quarante dollars.

Quand a-t-elle eu le temps d'acquérir tous ces biens ? Je n'en sais rien. Comment elle a fait ? Le monde s'est chargé de me renseigner.

Je vous rends grâce, ô ma mère, d'avoir été une femme pratique et pleine de bon sens. Je suis malheureusement seule à jouir du fruit de votre travail. La mort vous aura prise trop tôt. Je vous remercie pour ces deux maisons-là comme je vous remercie pour ce charmant petit lot de défauts dont vous avez surchargé cet être sans défense qui tira innocemment sa vie de vous. Ce n'est pas de votre faute. Car alors, vous auriez aussi à remercier votre mère, et votre mère aurait aussi à remercier ma respectable bisaïeule. Tranquillité donc à leur âme... et faisons la paix avec cette triste gorgone qu'on nomme l'hérédité...

Maria mourut à son tour, trois ans après, et je me trouvai toute seule à la maison. La solitude m'apparut alors comme une chose épouvantable : tous les bruits de la nuit, qui m'étaient familiers, se transformèrent soudain en clameurs d'épouvante. Les aboiements d'un chien, dans le lointain, les battements d'ailes d'une chauve-souris voletant dans ma chambre, les appels stridents des insectes, les lueurs de la lune, tout devenait pour moi des sujets de terreur. Je me rappelais les contes de Maria où il était toujours question de diables qui prenaient la forme d'un frisé¹, de coucouilles²

1. Espèce d'oiseau de la famille des hiboux.

2. Vers luisants.

qui n'étaient autres que les yeux des démons. Au loin, le son harcelant du tambour fortifiait cette atmosphère de crainte, emplissait mes oreilles d'échos mystérieux. Les histoires de vaudou, les danses aux dieux dangereux, les chants nostalgiques psalmodiés par des voix lointaines entretenaient ma nervosité. Souvent, lasse de chercher le sommeil, je sanglotais, la tête cachée dans mon oreiller. Lorsque par la suite, j'embauchai une nouvelle servante, sa présence fut pour moi comme une délivrance. Elle n'était pas gentille pourtant, cette Gertrude – prononcez en créole, je vous prie: Gètride –, ni dévouée, ni souriante, mais c'était une présence et cela pour l'instant me suffisait. Elle commença de me mépriser tout de suite, dès que, pour mettre fin à ma solitude, je commençai d'attirer chez moi quelques jeunes gens, tous un peu fous qui, après avoir mangé mes confitures et dansé dans mon salon, se retiraient très tard, me laissant abruti de fatigue.

Mon premier flirt fut un jeune dandy fort prétentieux, choisi dans la demi-ivresse de quelques rhum-coca, et à qui j'accordai, maudit soit à jamais ce jeune idiot, mes premiers baisers. Son seul mérite, c'est d'avoir été assez intelligent pour ne pas me contraindre à le chasser ce jour où, seule avec lui, il essaya de me violer.

Même physiquement, je crois avoir été la plus forte. De dandy en dandy, j'atteins ma vingtième année et aucun de ces petits ratés ne put jamais se flatter de m'avoir vue perdre la tête. Dois-je ce succès à cette rancune que m'inspira l'inconduite de ma mère, et qui pendant longtemps m'avait fait détester les hommes? Toujours est-il que jusqu'ici tous ces désirs d'hommes, au lieu de me flatter, me semblent au contraire de vrais pièges tendus à ma faiblesse de femme.